

La rue des Caves, une « expérience communautaire » ? Le mot même fait grincer les dents des réalisateurs de ce numéro de Recherches. Pour eux, « communauté » c'est déjà du spectacle ; avant d'être une communauté – ou un groupe de communautés –, la rue des Caves est une rue, et une rue dans une ville particulière : Sèvres (dans les Hauts-de-Seine). Mais, rien que pour expliquer ça, il faut dire quelques mots de la rue des Caves.

Décembre 1971. Cyril et David, qui sont sévriens de souche, et quelques autres, veulent s'installer dans l'un des immeubles de la rue des Caves, une vieille rue piétonnière, très passagère, bordée d'immeubles condamnés à la démolition. La municipalité socialo-communiste n'accepte de louer (à titre précaire) ces immeubles qu'en fonction de deux priorités : les cas sociaux et l'animation culturelle. Les jeunes demandeurs se présentent comme des « étudiants démunis » : ça colle. Ils obtiennent une partie de l'immeuble situé au 22.

Drôles d'étudiants . . . L'occupation prend rapidement une figure politique ; un projet naît de la rencontre entre les premiers occupants et une nouvelle série de jeunes venus du lycée de Sèvres. L'histoire de la rue des Caves est fortement marquée par l'après-Mai 68 : certains ont déjà milité à VLR (Vive la Révolution : mouvement anti-autoritaire né de l'éclatement, en mai 68, de l'UJCml maoïste) ou à la Ligue Communiste (trotskiste, héritière de la JCR). VLR vient de tenir son congrès de dissolution : plus de repère organisationnel. Initiative aux groupes autonomes. Beaucoup de militants sont largués, ne font plus rien ; d'autres s'engagent dans des actions style GP – c'est l'époque de l'assassinat de Pierre Overney. Les gens de la rue des Caves sont allergiques aux mouvements de ce type ; dans les manifs, ils sont contre les organisations gauchistes, contre les services d'ordre.

Mais à Sèvres, il s'agit de mettre en oeuvre cette radicalité dans un projet social, un projet de changement de la vie quotidienne à l'échelle d'une ville entière. L'occupation de la rue des Caves est tactique, elle s'inscrit dans une perspective stratégique sur la totalité de la ville, dans un grand fantasme totalisant : être partout où, dans la ville, il se passe quelque chose. Une association, un journal (Hebdo-Sèvres), un slogan : « aujourd'hui nous prenons les maisons de la rue, demain la ville ! ».

En avril 1972, les nouveaux arrivants envahissent le 22, seul immeuble autorisé. Tout le monde s'entasse là-dedans ; en juillet 72, il y a 25 personnes. Un grand dortoir, une grande vie collective . . . Entre temps, on a constitué une association culturelle pour servir de support institutionnel à une demande de nouveaux locaux. Après un premier refus, la municipalité finit par céder deux nouveaux immeubles en septembre 1972.

Très vite, le discours politique radical devait se heurter à une réalité sociale précise : la délinquance. Des « loubards » viennent occuper, illégalement cette fois, un vieil immeuble situé juste en face du 22. Au départ, les « militants » du 22 posent le problème en termes de fraternité : les loulous sont nos frères ; mais à cet idéal communautaire, qui était en même temps un idéal politique greffé sur la réalité urbaine (les conseils de quartier), les loubards opposent une sorte de réalisme social. Il s'établit une sorte de clivage entre les loubards sans feu ni lieu et les « bourgeois » militants qui, eux, en ont un, qui auraient bien voulu que les loulous leur disent : « vous êtes des nôtres », et qui les accueillent à la condition (implicite) qu'ils jouent le jeu de la vie collective. Mais ça n'a pas marché : les loulous n'ont pas cherché à être acceptés, ni à jouer les règles du jeu communautaire, ils ont fonctionné sur le réel. Pour eux, le 22 est un lieu ouvert, un lieu de passage, un lieu de consommation. Ils ont brisé l'imaginaire collectif-militant et accéléré la chute des idéaux. En particulier celui-ci : l'idéal de la rue des Caves, c'était aussi que l'intérieur des maisons devienne un lieu public, un prolongement de la rue (du moins au niveau du regard : « vous pouvez voir, mais pas toucher ») et qu'en revanche la rue devienne une sorte d'espace privé, un prolongement des couloirs intérieurs. Dilution des territoires, abolition de la frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Ce sont les loulous qui, sous une forme explosive, ont contribué à faire apparaître l'existence bien réelle de ces territoires et de leur frontière : il ne s'agissait plus de pure parole, mais de corps, d'affrontements au niveau du corps. La mairie est intervenue dès la fin de 1972 en murant les immeubles que les loulous avaient occupés. Et depuis l'automne 1974 les portes sont fermées.

Après ça s'ouvre une nouvelle époque – l'époque II. Un trou : l'hiver 72-73. Individualisation forcenée. Echec des dortoirs. Parallèlement, phénomène de passage : les habitants vont chercher ailleurs ce qu'ils n'ont pas trouvé sur place, séduisent d'autres copains. C'est à qui sera plus fou et plus délirant que l'autre. Maximum de passion et d'affectivité. Passe énormément de monde, restent quelques gourous.

Surviennent alors les fous réels. Soit de l'intérieur : des gens se découvrent fous ; soit de l'extérieur : des marginaux envoient leurs fous rue des Caves, ou plutôt ils viennent les déposer. Certains bazardent à la rue des Caves tous ceux qu'ils ne peuvent plus supporter chez eux. La rue des Caves devient un dépôt, un lieu de passage qui n'aurait pas son histoire propre, pur lieu d'indifférence, pur lieu commun. Surnombre. Engorgement. Le discours du fou réel vient interrompre le discours délirant du non-fou : n'est pas fou qui veut. Du coup ceux qui voulaient l'être s'aperçoivent qu'ils n'en peuvent plus, et se barrent en masse – et en catastrophe.

Les anciens imposent alors une « relecture » de la rue. Ouverture au discours analytique. On réfléchit sur l'histoire de la rue, sur l'histoire des rapports entre les gens : pourquoi cet apparent ratage ? C'est de cette réflexion collective qu'est issu ce numéro de Recherches.

Le texte qu'on vient de lire a été l'objet d'un conflit aigu entre une partie de l'équipe de Recherches et les trois « réalisateurs » de ce numéro – Yann, Denis et Alain. Bien qu'il ait été rédigé à partir d'une discussion avec eux, ils l'ont contesté, non pas tant en raison des inexactitudes que dans sa fonction même : prétendre « présenter » en quelques lignes le résumé d'une histoire qu'eux-mêmes se sont refusé à écrire. Les textes présentés dans ce numéro de Recherches sont des documents bruts ; les gens de la rue des Caves réservent pour plus tard une ou plusieurs éventuelles interprétations de cette série d'archives matérielles, dont la valeur se suffit, selon eux, à elle-même. Toute reconstitution historique ne fait que réduire la multiplicité et la discontinuité des événements, des pouvoirs et des pulsions à l'unité d'un sens et à la continuité d'un discours historique – quand bien même ce discours n'aurait d'autre ambition que d'introduire à la lecture des archives. Cette réduction est inhérente au discours historique lui-même : en tant que « récit vrai » (par opposition à la fiction), il tend toujours à se déployer dans le

milieu de la causalité, de la cohérence, de la continuité, de la signification ; il met l'accent sur les individus-acteurs, sujets de l'énonciation, au détriment des multiplicités pulsionnelles et des réseaux intensifs qui forment la matière même de l'événement. Aucun récit, on le sait bien, si nuancé soit-il, ne rendra jamais compte de ce qui s'est vraiment passé. L'objet de ces Histoires de la rue des Caves, c'est de publier les traces de ce qui s'est passé sous la forme de ce qu'on pourrait appeler leur premier enregistrement : un article de journal, un tract, une lettre privée¹. Le commentaire, la sauce qui lie ces traces élémentaires est réduit au minimum d'« indications » – un minimum nécessaire, car dès l'instant qu'on publie après-coup des archives dans leur état brut, on leur impose par la violence un statut qui n'était pas le leur au moment de leur production : en 1972, elles faisaient sens dans le champ d'une polémique avec la municipalité d'Union de la Gauche ou d'une correspondance personnelle, elles n'en ont a priori aucun pour les lecteurs de Recherches en 1975. L'enregistrement de ces archives est porté pour ainsi dire au second degré, et leurs sens possibles sont eux aussi portés au second degré. C'est au niveau de cet enregistrement au second degré que fonctionnent les « indications » ou la « présentation », qui ont pour but de rendre les archives intelligibles au lecteur d'aujourd'hui, pour lequel elles n'ont pas été faites, mais dont on suppose qu'elles ont pour lui un intérêt quelconque. Il s'agit, pour l'essentiel, de mettre noir sur blanc les enchaînements, contextes, situations et relations qui sont présentes dans les archives, mais seulement de façon implicite ou allusive.

Ceci étant, le conflit entre les réalisateurs des Histoires de la rue des Caves et Recherches ne se réduit sûrement pas à ses termes idéologiques. S'il s'est cristallisé autour de la présentation du numéro, ce n'est sans doute pas seulement parce que cette présentation opère une réduction historique de la rue des Caves, c'est surtout parce que c'est pratiquement le seul endroit où les gens de Recherches et du Cerfi apparaissent en tant que tels, si l'on excepte les deux courts textes d'Yves Rolland et d'Anne Querrien publiés à la fin du numéro. Sans doute Denis, Alain et Yann espéraient autre chose de Recherches qu'une présentation éditoriale, alors qu'ils sont en contact avec le Cerfi régulièrement depuis de longs mois. Il s'avère donc que Recherches est en position d'éditeur apparemment extérieur à ce qu'il édite, et que le branchement espéré ne s'est pas produit. C'est comme ça. Il n'y a pas lieu de le regretter. L'édition est un micro-appareil de pouvoir qui opère cet enregistrement au second degré dont on vient de parler. Dans toute opération d'édition fonctionne donc nécessairement une logique de pouvoir et d'argent qui rend possible qu'une série d'archives ou un manuscrit accède pour ainsi dire à une seconde existence, un second niveau d'enregistrement qui a ses propres codes de consommation des objets écrits et sa structure propre de rapports de pouvoir. Les critiques qui nous sont adressées sur ce plan, et qui toutes procèdent d'un fonds moralisateur (la réalité de l'écriture désirante opposée aux besoins imaginaires de la société du spectacle, auxquels l'éditeur est aliéné) nous laissent finalement indifférents, car sans cette logique de pouvoir, la question ne se poserait même pas.

Recherches

1. Ces archives, qui peuvent être lues à plusieurs niveaux, se présentent sur deux registres principaux. L'un, qui est celui de *l'histoire publique* de la rue : tracts et journaux publiés par l'extérieur sur la rue des Caves (ce serait, si l'on veut, le registre du discours historique public), complétés par les productions collectives des gens de la rue des Caves en direction de l'extérieur : *Coïr*, *Hebdo-Sèvres*, etc. Et puis il y a le registre privé, celui de la *correspondance intérieure*, où s'inscrit une multiplicité d'affects, de relations intensives et de situations de groupe à quoi l'historien n'a jamais accès, d'abord parce que ça ne l'intéresse pas, et surtout parce que, pour y avoir accès, il faudrait qu'il fasse lui-même partie de ce lieu et moment intensif où se produit vraiment l'histoire.

NOTES SUR LA PRÉSENTATION DE RECHERCHES

(- polysémie du texte :)

- présentation : réduction à *un sens* plus particulier. Choix d'un mode d'entrée (celui qui ressort de l'immédiateté d'une relation brève).

(- polysémie de ce texte-ci :)

- présentation : répétition d'une histoire spectaculaire : le jeu des acteurs sociologiques. Ce qui peut être dit de l'histoire ; ce qui s'est raconté, n'a pu être évité plus longtemps, juste avant la clôture du livre, du repérage le plus rassurant, le plus univoque, de notre position dans le lieu.
- Intervention de l'écouter qui se manifeste dans le même temps, porte-écriture de l'Édition. Peut-on parler d'aliénation ? Il y investit un désir, mais ce repérage supposé le plus communicable représente pour qui édite la meilleure présentation possible. Il s'agit très précisément de la Doxa, qui s'exhibe dès l'entrée, s'offre au lecteur moyen.
- L'Histoire, l'Espace sont VRAIS. Ici, l'approche d'une universalité hallucinatoire, leitmotiv du moi-lecteur imaginaire, qui s'exprime à ce moment-clé où la parution est décidée, où donc la clôture de l'objet-texte doit être accomplie. Le Cerfi doit *quand même* intervenir.
- Quant à ce recueil, ça n'a *aucun* rapport avec ce qui le présente, que d'être également écrit. Nous acceptons cette présentation dans la mesure où, en fin de compte, son auteur a trouvé les moyens d'y parler de sa position ; ce n'est pas négligeable.

Desiderata.

Epoque 1

ESSAI . . .

Que dire des textes ? ils se présentent eux-mêmes.

Qu'en faire d'autre que de les inscrire comme approche de ce que servira à chacun la manipulation.

Il s'agirait d'une autre manipulation que celle qui nous a amené ici, tactique de promesses, je veux parler d'un certain magouillage qui, s'il n'avait existé dans toute sa démagogie, aurait voué ce lieu à la démolition rapide.

De ce lieu pour ainsi dire sauvé, je serais tenté d'y ajouter mon nom, celui de la transcription des faits dont on peut dire que pour beaucoup ils ont coûté-chers-chères- aux confins de la perte, lieu d'où je comprends qu'il n'a sauvé personne si tenté que certains l'aient pris comme tel, un REMEDE cher . . . Ce n'est pas sain et sauf que je m'efforce de traduire mon écoute des combines-maisons de ce qui s'y passe, repasse, coupe, surcoupe.

Mon nom, est celui de l'ESSAI, « es-s-ai » auquel il manquerait le J', et le Tu.

J', Tu es arrivé ici . . . comme les autres.

Y naître, as-tu pensé . . ! D'une naissance, nous nous sommes persuadés.

S'en sortir de ce . . . ventre !

L'hypothèse de l'idée de naissance nous a séduits, plus exactement l'idée de renaissance. De fait, il est question d'une rupture difficile d'avec ce qui se présente comme passé, révolu.

Pour chacun d'entre nous, la demande d'admission à la structure groupillante de la rue résulte directement de l'exclusion d'un groupe social, habituellement l'école ou la famille. Le ou Les groupes y résidant fonctionneront, on le verra par la suite, en tant que champs où continuera de circuler ce désir d'exclusion.

Nous surgissons comme symptôme chargé de désirs.

De l'apparence exhibée se propose l'idéal de vie communautaire, bon sang, une fois pour toute, irrémédiablement, Tous Ensemble.

Pour la plupart, il faudra effacer les vilaines traces, repartir à zéro, se refaire. L'envie ardente de changement de vie laisse apparaître l'aspect compulsif d'un mécontentement certain, historique, dont on ne veut rien savoir . . . qu'il pourrait

bien nous renverser . . . l'ANGOISSE.

Refaire . . . REchanger . . . Renaissance . . . REpartir . . . sonnent comme les aREuh du nourrisson.

D'un certain sourire se déclare la mise à jour, se présente l'éveil. Sourire tournant en rictus soudain lorsque se montre ce qu'on ne veut pas voir, ou bien ce qu'on veut oublier, la menace extérieure, présente ici même dans cette unicité phallique, point de mire, dont on sait qu'il va falloir certaines techniques venues de quelque part . . . pour y faire face . . . la CASTRATION.

Serions-nous innocents ? des nourrissons aux prises avec les paperasses.

Cette naissance, on avait dans l'idée qu'elle préparait l'enfance.

Six mois pour parvenir à régulariser une situation qui nous permettait . . . de parler . . . d'apprendre . . . que dis-je d'inventer . . . un Style.

Quelques mois donc de découverte de la vie sociale nouvelle.

Quelques mois pour régler la dette de cette naissance difficile, conflit permanent entre l'expérience intérieure de chacun bien enfouie et la menace extérieure qui ne cesse de nous rappeler . . . à l'ordre.

La rue des Caves serait cet « enfant en trop », étrange vieillard grinçonnant qui ne veut pas s'en aller de son vieux logis, pesant de souvenirs.

Tel est le paradoxe, l'embrouille à démêler entre des vieux murs et des peaux qui se veulent neuves.

Un rapide coup d'oeil sur la documentation étalée me laisse songer que cet « enfant en trop » est resté coincé au sortir vaginal.

Mais à quelle hauteur et de quel auteur ?

Des désagréments de la différence de température se prolongeant, résulte l'extrême mal qu'on a de s'en sortir. Nous avons froid à la tête, bien au chaud tout de même le reste du corps.

Aussi imagée peut-être l'analogie du vieillard qu'on veut envoyer au cimetière et qui se raccroche désespérément à ce qui peut encore le retenir, les pieds toutefois dans la tombe.

Nous n'aurions donc pas l'entière utilisation de nos membres, de nos organes. Nous serions en quelque sorte mutilés.

MUTILES . . . quoi qu'il en soit, nos idéaux nous permettent de toucher à tout. Chacun devrait savoir boucher les trous, colmater les failles, levant les désirs pervers des fois qu'il nous faudrait des béquilles de ne pas avoir remarqué le trou. Plus de spécialistes, de manière à exister autonome.

L'Hebdo-Sèvres pour un temps se chargera d'expliquer notre élan. Il sera l'organe de la réponse instituée, l'aveu du mal qu'on a de naître . . . infirme . . . qu'on voudrait bien qu'on nous aide à « . . . travers la rue . . . », qu'on nous y pousse « . . . dans le trou . . . » qu'on nous tire . . . dedans si on arrive pas à le faire seul . . . autonome.

A BAS TOUT ! De l'image qu'on présente, on s'inquiète vite qu'elle ne figurât dans aucun registre. La dénégation des classements en « jeunes, gauchistes, hippies, romanichels, autres stéréotypes visés actuels, sera l'acquiescement du statut folklorique, de la fonction d'autre nié, que la menace extérieure commence peu à peu à imposer, comme si on l'avait appelée à nous.

En effet que représente-t-on d'autre que du stéréotype à la bonne semaine, de la contestation nécessaire ; un lieu vers lequel on s'emploiera à canaliser la délinquance, autant de saletés ôtées des murs propres de la ville de Sèvres, qui viendront se déverser ici, objet de fantasme, recueil, écueil de la misère, fonction pleinement assumée en toute démagogie par des enfants, imaginez-vous, rôle contractuel qui nous est assigné, ici lieu d'achoppement, qu'on signe . . .

Et on est même pas payé pour !!!

Du service social . . . des bonnes oeuvres . . .

Le discours purifiant, de bonne conscience intégrant une radicalité pure, reprise Vaneigheimienne et un catholicisme contrarié sera notre baptême.

MUTILATION . . . l'image se casse bien vite.

Nous avons fini ou commencé par être des sales gosses qui cassent la fragilité, celle des carreaux et de la vaisselle, des affreux mômes qui font caca partout et appellent pour qu'on les essuie, des enfants gâtés qui font des caprices de trains électriques qui nous embarqueraient loin, un beau bateau, la nef de certains fous. Le verre, cela coupe . . . l'image est coupée.

On a mal, on se soigne . . . on crie.

Quand commenceront-ils à parler ces enfants ?

Plus que d'expression s'indique l'extériorisation.

Différence d'une façon de faire, celle gesticulatoire collective d'émettre des désirs inarticulés, en gémissements plaintifs victimes de l'énoncé, d'une autre sujet de son énonciation. Deux attitudes sur lesquelles, en versants de l'institution qu'elles présenteraient, oscilleront les individus ; J'en reviendrai . . .

Sur le papier, on tache, on fait des taches.

C'est la surface qu'il nous faut . . . à exhiber . . . des murs, des feuilles . . .

Comment en parler de ce grand coincement lorsqu'on a peur de la parole et quelle est-elle cette parole inhibée ?

On en chante des plaintes qui ne nous appartiennent pas.

On en fait des fêtes, fonctionnement joyeux de l'image collective près de l'hypnose, des fêtes où l'on se permet des sauvageries de la pure orgie de cris de bruits, de bouffe, la sauvagerie d'un quatorze Juillet rue des Caves par exemple.

A ce moment qu'est-ce qui nous différencierait de l'animal, qui sait aussi battre dans ses mains et éprouver l'émotion.

La parole mutilée, effet du jeu matériel de la langue et des lèvres. Voici une langue qu'on tire très vite, la grimace qui fait face à l'image de la caméra, qui pourrait se briser, des bris de glace.

Voici un pénis qui s'enfonce trop vite au-delà des lèvres du con pour très rapidement revenir, à coups répétés, saccadés, comme une grimace.

La lame castratrice serait dans l'air environnant l'orifice buccal, lame étincelante au soleil.

La lame castratrice comme un couperet se situerait aussi bien à mi-chemin du tube vaginal, lame sournoise.

Ce corps coincé pourrait être ce pénis désireux, cette parole dont on a peur qu'elle soit coupée et que lui soit tranché.

De là cette extériorisation balbutiante séparée, qui trouve comme seul langage

à se faire entendre le bruit même de la cassure, l'acte manqué, des rêves, le verre que tu renverses quand on te fait remarquer que tu peux le renverser. Fais attention!!!!

Pauvre enfant menacé, qui voit de cette menace extérieure le renvoi de son propre manque. Le reflet de sa mutilation. L'autre, une partie de toi-même, un signal où s'indique pour toi la présence de ton être. Cette menace, tu lui confies la garde de ton image pour faire la preuve de ton existence.

Que fais-je ici à mettre ma patte dans cette lecture, d'autre ?

De la rue des caves, on entend qu'elle est nôtre. « T'es de la rue des caves ? ». On oublie trop volontiers qu'il existe une rue. Il y a ce qui pourrait se présenter comme phénomène « la rue des caves », mais ne faisons pas cette hâtive réduction. Serions-nous des caves, il y a ce fait une rue passante et des immeubles qui la bordent. Nous y occupons ces immeubles. Cette présence ou menace est cette même difficulté qu'on a d'admettre qu'elle n'est pas notre territoire, que des gens y passent à qui on ne veut pas ressembler. Mais ceux-là sont bien là.

Cette présence, c'est celle des autres, les voyeurs, un danger pour traverser la rue. Ceci fait qu'on se groupe pour mieux l'affronter, notre partie mutilée, oubliée dans le ventre, menace extérieure et effets des expériences intérieures. Quand elle ne nous rappelle pas à l'ordre elle nous ferait presque peur, et de la dénier quand elle est là nous rassure.

La menace extérieure, on croyait pourtant lui avoir échappé en venant ici. Elle est ce qu'on voit par la fenêtre, ce sont des articles de presse à notre sujet, des polémiques, c'est ce qu'on voit par la fenêtre en bas quand on s'imagine y sauter . . . LA menace extérieure est la béance, la vieille fente ébréchée qu'on y . . . verrait bien du sang couler . . . dans les caniveaux.

Nos immeubles, agressifs de couleur pour un temps se poseraient comme repère phallique de brigands.

On attend la gifle quand on s'ennuie mais elle est uniquement menace, chantage qu'on se trimbale, bras qui ne s'abat, tranchant, donnez-nous-en du goût quand on n'en peut mais . . . elle est LA MORT . . . elle est la destruction de la rue, l'échéance du contrat à titre précaire, elle est le murage des maisons, elle est la clôture, l'enfermement, l'asile, le ghetto.

Bien là, imaginaire ou réelle.

Elle nous attire . . . à la merde . . . au ratage.

Elle nous rappelle à l'union, qu'on se défende tout de même.

Elle nous attire lorsqu'elle nous présente comme un cas.

Elle nous rappelle à l'organisation.

A s'y confondre . . . des effets de suggestion . . .

Elle nous propose des attitudes, qu'on poserait volontiers pour un pro- de la photo . . . et s'y bousculer pour y être.

Des attitudes, disais-je plus haut, oscillations des sujets sur l'un ou l'autre des deux versants lorsqu'on en connaît cette inclinaison qui est celle de la pente douce et du ravin.

Je parlerai d'extériorisation et d'expression à propos du quand faire . . . de la rue . . . qu'en dire.

Ce que chacun en fait ou en ait n'est pas le même pour tous.

De l'unité de la naissance ? LES CRIS SE DIS PERSENT sur les deux flans du signifiant que formerait la vallée de la rue.

De l'un, il y aura à faire au repliement sur soi-même. Refuge des victimes de l'énoncé dans lequel s'ancrera certaines lois closes systématisantes, des rites dont on aura du mal à se dévêtir.

Le sujet en question, le groupe assujetti niera toujours que c'est de lui dont il s'agit. Dans sa constante dénégation, il fera place aux fantasmes surmoïïques désignera ses maîtres, ses financiers. Il instituera la culture du symptôme, son entretien, à l'idéaliser si possible, lui échappant la prise du réel.

Dépassé pourrait-on dire par les événements, il fera comprendre sa question perpétuellement posée : « Que faire pour s'en sortir », sous ce sens : « Quel remède peut me guérir de ces maladies (mal à dire) ».

De celui qui prétend à l'articulation de ses désirs, à la production du symptôme par la parole, il lui sera privilégié de jouer avec les événements, non plus de les subir, mais d'en saisir l'écoute.

D'une idée de dépassement, il tente les mises en forme en vue de communication. Il sera question de passer du mal à dire au bien dire.

De la critique du laisser faire . . . accomodément . . . du traficotage . . . du passage, de la démagogie, il y aura toujours ce risque de succomber devant tant de résistances dans une crispation paranoïaque, de verser dans le dogmatisme du classement irrémédiable qui fait l'exclusion du groupe.

Ici même se pose la problématique de ce qui est considéré comme données cliniques, et du désir d'analyse, la confirmation de la permanence et de l'errance. L'un, objet de l'autre.

Il s'agit d'oscillations entre ces deux versants présentés. En effet, un groupe sujet risque toujours de se laisser aller dans un délire devant l'angoisse, dans lequel il voudra s'éterniser comme sujet et inversement, il y a possibilité d'accès de la parole vide à la parole pleine.

En premier temps, l'ouverture des textes sur un extérieur sera une mise en cause du camouflage du désir, du calfeutrage, de la déformation. Aussi, insistons-nous pour que cela soit présenté de façon brute.

Y suit la prise nominale des faits posés, aux prétentions conceptuelles, à ce que chacun peut y prendre ou y laisser dans cette interprétation dont je me soucie fort qu'elle ne mette en relief ce beau cas du malade qui veut plaire à ses médecins mais plutôt j'en retiens le souci d'approcher la communication des inventions, de les réorienter dans le sens de l'histoire.

Ci-git une démarche mutilée . . .

le 15 avril 1974